

Une économie de la déchéance chez Nathalie Kuperman et Delphine de Vigan

Cécile Huysman

Volume 59, Number 1, 2023

Lectures de l'économie. Comment dire un imaginaire économique ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1107672ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1107672ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Huysman, C. (2023). Une économie de la déchéance chez Nathalie Kuperman et Delphine de Vigan. *Études françaises*, 59(1), 121–138.
<https://doi.org/10.7202/1107672ar>

Article abstract

Changes in the world of labor drive the advent of new modes of production, and literature interrogates their effects on employees. The “workplace novels” Nous étions des êtres vivants by Nathalie Kuperman and Les heures souterraines by Delphine de Vigan both depict the violence that falls upon workers who are considered obsolete. This article examines the literary representations of what can be called an economy of decay, which figures the mechanisms of a neoliberal system and gives form to professional alienation. The notion of waste, which changes according to our modes of production and consumption, illustrates the deleterious effects of the job market and economic growth in the 21st century.

Une économie de la déchéance chez Nathalie Kuperman et Delphine de Vigan¹

CÉCILE HUYSMAN

Il existe un phénomène de mieux en mieux cartographié en littérature contemporaine nommé le roman d'entreprise. Si Honoré de Balzac racontait déjà la méritocratie et la concurrence de la vie de bureau dans *Les employés ou la femme supérieure* en 1844, le genre, conformément à l'expansion des entreprises du secteur tertiaire, n'a fait que gagner en importance aux ^{xx}^e et ^{xxi}^e siècles. Lieu de socialité de notre capitalisme tardif², l'entreprise est devenue un prisme par lequel observer (et critiquer) les mutations économiques et sociales récentes. Aurore Labadie a recensé la publication en France, depuis les années 1980, de plus de cent cinquante romans situant leurs intrigues dans un décor professionnel, tout en constatant leur nette augmentation après l'an 2000³. Entre autres leitmotivs du genre, les personnages de ces romans sont

1. Un certain nombre de pages de cet article proviennent de mon mémoire de maîtrise, *Le roman au travail. Étude sociocritique de trois romans d'entreprise* («*Nous étions des êtres vivants*» de Nathalie Kuperman, «*Résolution*» de Pierre Mari et «*Les heures souterraines*» de Delphine de Vigan), déposé à l'Université du Québec à Montréal en juin 2022. Elles ont toutes été profondément revues.

2. J'emprunte l'expression «*capitalisme tardif*» («*Spätkapitalismus*») à Ernest Mandel (*Le troisième âge du capitalisme* [1972], nouv. éd. revue et corr., trad. de l'allemand par Bernard Keiser, Paris, Éditions de la Passion, 1997). Elle désigne le régime économique et social qui est le nôtre depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, qui se caractérise d'abord par un capital financier mondialisé et fluide, ensuite – et c'est ce point qui retiendra mon attention – par une marchandisation de tous les aspects de la vie humaine et, en conséquence, par une dépendance des individus à l'égard du marché.

3. Aurore Labadie, *Le roman d'entreprise français au tournant du ^{xxi}^e siècle*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, «*Fiction / non-fiction*», 2016.

bien souvent des salariés en proie à la souffrance, insatisfaits de leurs conditions de travail et en quête de solutions à leurs maux. Le contexte économique du début des années 2000 – marqué par une récession, de nombreuses faillites d'entreprise, un taux de chômage en hausse – n'est pas sans lien, en France, avec l'augmentation du nombre des romans d'entreprise. Un exemple phare et révélateur de ce contexte est la privatisation de l'entreprise France Télécom, entre 2004 et 2010, dont le plan de réorganisation a été mis en cause dans le suicide de plusieurs dizaines de salariés⁴. Sandra Lucbert a consacré au procès des dirigeants de cette compagnie un roman⁵, dont la publication témoigne d'un souci grandissant pour le sort des employés du secteur tertiaire. C'est dire que la littérature s'imprègne du thème du mal-être professionnel et met en récit l'expérience de travailleurs anonymes.

Tel est l'objet des deux romans récents que j'étudierai : *Les heures souterraines* de Delphine de Vigan⁶ et *Nous étions des êtres vivants* de Nathalie Kuperman⁷, en rappelant que le genre romanesque est moins monologique que d'autres discours sur le travail issus des sciences humaines, et que la littérature permet de percevoir les dynamiques sociales de manière singulière. Par leur polysémie et par leurs équivoques, les romans d'entreprise s'éloignent des constats statistiques et des bilans financiers pour illustrer des activités salariées qui sont avant tout des relations et des destins humains (non réductibles à des « ressources humaines »). Ce faisant – tel est leur parti pris –, ils insistent sur l'économie en tant que science humaine plutôt que science mathématique, chiffrée, rationalisée.

4. Le journal *Mediapart* décrit ces événements dans nombre d'articles publiés entre 2019 et 2022, à l'occasion et à la suite du procès de sept anciens dirigeants de l'entreprise. Rendu le 20 décembre 2019, le jugement est défini comme « historique » (voir le dossier « France Télécom : chroniques du procès d'un harcèlement moral à grande échelle » ; disponible en ligne : mediapart.fr/journal/france/dossier/france-telecom-chroniques-du-proces-d-un-harcèlement-moral-grande-echelle, page consultée le 31 août 2023). Furent mises en cause les pratiques managériales de l'entreprise et un « harcèlement moral institutionnalisé » ; le ministère public avait requis un an de prison et quinze mille euros d'amende (voir Dan Israel, « Procès France Télécom : peines maximales requises contre les "chauffards du travail" », *Mediapart*, 6 juillet 2019 ; disponible en ligne : mediapart.fr/journal/france/060719/proces-france-telecom-peines-maximales-requises-contre-les-chauffards-du-travail, page consultée le 31 août 2023).

5. Sandra Lucbert, *Personne ne sort les fusils*, Paris, Seuil, « Fiction & Cie », 2020.

6. Delphine de Vigan, *Les heures souterraines* (2009), Paris, Le livre de poche, 2011. Désormais abrégé *HS* suivi du numéro de la page.

7. Nathalie Kuperman, *Nous étions des êtres vivants* (2010), Paris, Gallimard, « Folio », 2011. Désormais abrégé *NEV* suivi du numéro de la page.

Si le roman de Delphine de Vigan se concentre sur l'expérience d'une cadre mise au placard et harcelée par son supérieur, celui de Nathalie Kuperman multiplie les points de vue des salariés et tente de donner à voir l'organisation de l'entreprise dans son ensemble. Chacun aborde à sa manière le déséquilibre de la dialectique entre l'individu et le collectif, que Luc Boltanski et Ève Chiapello ont souligné dans le monde français du travail⁸. Les deux romans partagent une situation initiale semblable : des employés très actifs se retrouvent du jour au lendemain considérés comme superflus, puis mis au rebut ; et leur environnement se dégrade rapidement. Le lexique de l'inutilité, du débordement, de l'en-trop, qui désigne d'abord leurs conditions de travail, les associe progressivement à des déchets.

Roman choral et polyphonique, *Nous étions des êtres vivants* porte sur la lutte d'employés cherchant à conserver leur place dans une entreprise rachetée qui verra déferler une vague de licenciements. Une entité narrative nommée « le chœur », unissant les voix des employés, décrit les effets de la restructuration d'entreprise ainsi : « *Te convaincre que tu es lent, inutile et désespérant, Encombrer tes nuits, T'obliger à avouer que tu es un faible, Vider l'être vivant* » (NEV, 31). Cadre supérieure dans une grande entreprise de marketing internationale située à Paris, Mathilde, la protagoniste de *Les heures souterraines*, s'était épanouie dans sa vie professionnelle avant sa déchéance. Elle y avait trouvé une utilité, un sens, de la reconnaissance : « [E]lle appartenait à un service, elle donnait son avis [...]. / Elle était vivante » (HS, 144). Son exclusion soudaine est consécutive à une réunion au cours de laquelle elle a exceptionnellement contredit son patron, qui l'isole ensuite dans un bureau vétuste sans fenêtre, la prive d'activités et de moyens de communication, et, sans la licencier, la remplace par une nouvelle employée. Un dégoût d'elle-même l'envahira progressivement comme le lexique des détritits envahira sa parole. Grâce aux décors – des lieux viciés, obstrués, pollués, dangereux pour le corps et l'esprit des salariés –, la saleté s'oppose clairement, dans les deux romans, à l'utilité. Cette représentation des rapports professionnels rend compte du fonctionnement essentiel de notre économie au ^{xxi}e siècle.

8. *Le nouvel esprit du capitalisme* (1999), Paris, Gallimard, « Tel », 2011. Ce déséquilibre s'explique par une substitution de valeurs : les dynamiques de groupes de travail pensés comme solidaires ont été remplacées par la performance individuelle et l'adaptabilité aux conditions de travail.

Polysémique, le déchet peut être organique (de la décharge corporelle à la pourriture d'une matière en décomposition), industriel (engendré par les activités de production, variant entre rebut inutile et matières déchues polluant l'air, l'eau ou le sol), anthropologique (par analogie : il est relatif à la précarité, à la vulnérabilité, à l'exclusion d'individus ou de populations). J'entends « imaginaire des déchets » comme l'ensemble des perceptions et des représentations qui participent d'un ordre général entre le propre et le sale. C'est bien l'idée de déchet, et non sa forme pathologique ou hygiénique, qui se trouve le plus souvent, dans les deux romans, transposée à l'organisation du travail. Disons-le avec Mary Douglas, un imaginaire des déchets devient perceptible lorsque l'on tient compte du postulat suivant : « La saleté absolue n'existe pas, sinon aux yeux de l'observateur. [...] La saleté est une offense contre l'ordre. En l'éliminant, nous n'accomplissons pas un geste négatif ; au contraire, nous nous efforçons, positivement, d'organiser notre milieu⁹. » Il influence directement la conception que nous nous faisons de notre environnement et de notre existence sociale¹⁰. Dans ce cadre, le motif du déchet éclaire les rapports de pouvoir qui constituent l'entreprise¹¹, ses nouvelles socialités et, plus généralement, le monde du travail au ^{xxi}^e siècle. Il s'agira, pour moi, de montrer comment les romans de Nathalie Kuperman et de Delphine de Vigan donnent à voir l'inutilité des travailleurs et leur exclusion du travail sous la forme d'une économie de la déchéance. J'analyserai d'abord les décors des entreprises, dont la décrépitude glisse, par anthropomorphisation, vers la description d'employés jugés inutiles. Je présenterai ensuite les risques de l'inutilité pour les travailleurs du ^{xxi}^e siècle et ce que la mise en récit de ces risques dit de la condition salariale et de la réification des employés. Enfin, un regard sur la ville et ses déchets

9. Mary Douglas, *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou* (1966), trad. de l'anglais par Anne Guérin, Paris, La Découverte, « Poche », 2005, p. 24.

10. Zygmunt Bauman dresse un parallèle entre déchets et imaginaire social : « Les ramasseurs d'ordures [...] rendent à nouveau visible la frontière entre normalité et pathologie, santé et maladie, le désirable et le repoussant, le *comme il faut* et le *comme il ne faut pas*, l'intérieur et l'extérieur de l'univers humain » (*Vies perdues. La modernité et ses exclus* [2004], trad. de l'anglais par Monique Bégot, Payot & Rivages, « Rivages poche. Petite Bibliothèque », 2009 [2006], p. 57).

11. De la théorie marxienne de la production à la productivité d'entreprise, on rencontre le même impensé : celui des restes de la classe laborieuse, externalités que l'on tente d'évacuer (dans le lexique économique, les externalités désignent des produits qui ne génèrent pas de gains monétaires, ou des nuisances qui ne sont accompagnées d'aucune compensation).

permettra de déceler ce que les dynamiques citadines révèlent sur la condition salariée et sur l'économie actuelles, car la ville, comme l'entreprise, peut dégrader ceux qui l'habitent.

Les décors, témoins de l'inutilité

La description de l'ameublement est un premier élément constitutif des représentations de l'inutilité en entreprise. Dans *Les heures souter-raines*, « le mobilier du bureau [de Mathilde] est constitué de pièces disparates, correspondant à différentes périodes de l'entreprise : bois clair, métal, formica blanc » (HS, 97). L'énumération de matières de plus en plus froides et bon marché induit une régression. Reléguée parmi ces vieux meubles du passé, Mathilde est un objet délaissé parmi d'autres. *Nous étions des êtres vivants* présente un décor similaire lorsque le narrateur mentionne que chacun des bureaux est composé d'une « [t]able en formica » (NEV, 175). Élaboré à partir d'un matériau répandu dans l'Europe d'après-guerre, ce type de mobilier démodé témoigne d'une époque révolue qui maintient ses traces dans le temps présent, à l'instar du formica, stratifié, composé de couches d'éléments distincts qui se juxtaposent pour faire matière. S'il désigne les conditions matérielles des salariés – défraîchies, vieilles, peu modernes, économiques –, le formica semble incarner la stratification sociale et métaphoriser l'obsolescence des employés dont l'entreprise entend se départir. Dans les deux romans, les meubles sont à l'image d'une société divisée en classes, où chacun lutte pour sa place¹². C'est lorsque Mathilde a perdu la sienne dans son équipe de travail qu'elle remarque la

propension naturelle [des objets] à s'user, se dégrader, s'abîmer. Si personne ne les touche, ne les déplace, ne les emporte. Si personne ne les caresse, ne les protège, ne les recouvre.

Comme eux, elle a été reléguée au fond d'un couloir, bannie des espaces neufs, ouverts. (HS, 179)

Les objets sont anthropomorphisés dans leur besoin d'être caressés, de la même manière que la protagoniste est objectifiée par la dégradation qu'entraîne son exclusion. Le mobilier contribue ainsi au dévoilement

12. La notion de « lutte des places », forgée par Vincent de Gauléjac et Isabel Taboada Leonetti, désigne la lutte d'individus solitaires contre la société pour retrouver un statut, une identité, une reconnaissance, une existence sociale (*La lutte des places. Insertion et désinsertion*, Paris, Desclée de Brouwer, « Re-connaissances », 1994).

d'une déchéance des employés chosifiés, puis conçus comme désuets¹³, témoignages de la course à la rentabilité qui caractérise le capitalisme tardif.

Une employée de *Nous étions des êtres vivants* qui redoute d'être licenciée affirme à plusieurs reprises, à la suite d'annonces de restructuration : « Je ne bougerai pas » (NEV, 27, 42, 60, 120). Elle passe la nuit qui précède le déménagement de son entreprise dans les locaux de celle-ci, entre les cartons, jusqu'à s'imprégner de l'odeur des boîtes : « Je sens le carton, et le carton est méprisé parce qu'il est associé au passage, condamné à la disparition. Je suis un lieu de passage » (NEV, 154). Cette comparaison à un objet jetable, fragile et périssable dit la précarité de son emploi, ce que Robert Castel nomme le « précarariat »¹⁴. Si les employés – tout à fait aptes au travail – des romans sont jugés inutiles, considérés comme meubles, c'est bien parce qu'ils sont définis par leur entreprise en fonction de leur usage et de leur mobilité¹⁵. Mobilité, fluidité, impermanence sont le symptôme des modes d'organisation socioéconomique faisant de la consommation le principe régulateur de la société mondiale. Selon Zygmunt Bauman, en effet, « le “syndrome consumériste” a détrôné la durée et exalté l'éphémère. Il a placé la valeur de la nouveauté au-dessus de celle du durable¹⁶. » Devant ce phénomène, les œuvres de Nathalie Kuperman et de Delphine de Vigan déplacent le regard en ne situant la cause de l'exclusion des travailleurs ni dans leurs qualités ni dans leurs compétences, mais dans leur environnement réglé par une forte exigence de productivité, qui mène au

13. La « désuétude » désigne aussi une « “méthode [industrielle] en vertu de laquelle les producteurs s'attachent à fabriquer des articles de moins en moins solides, de moins en moins durables afin d'assurer une rotation plus rapide des ventes de renouvellement” » (*Trésor de la langue française* informatisé, article « Désuétude » [cnrtl.fr/definition/désuétude], qui cite Rosemonde Pujol, *Petit dictionnaire de l'économie*, nouv. éd. rev. et aug., Paris, Denoël-Gonthier, 1970). Désormais TLFi.

14. Cette contraction des termes « précarité » et « prolétariat » désigne une précarité permanente pour les salariés de la société postindustrielle (voir Robert Castel, « Au-delà du salariat ou en deçà de l'emploi ? L'institutionnalisation du précarariat », dans Serge Paugam [dir.], *Repenser la solidarité. L'apport des sciences sociales*, Paris, Presses universitaires de France, « Le lien social », 2007, p. 415-433).

15. La mobilité des travailleurs, qui renvoie aux transformations de l'économie du ^{xxi}^e siècle, signifie autant le risque d'une expulsion que l'espoir d'un poste permanent, ou supérieur. Elle pousse les travailleurs à répondre aux attentes de l'employeur. Cette notion rappelle celle de « fluidité » utilisée par Jean-Pierre Durand pour caractériser le passage d'un emploi à l'autre (*La chaîne invisible. Travailler aujourd'hui : flux tendu et servitude volontaire*, Paris, Seuil, « Économie humaine », 2004).

16. Zygmunt Bauman, *La vie liquide* (2005), trad. de l'anglais par Christophe Rosson, Rodez, Le Rouergue-Chambon, 2006, « Les incorrects », p. 83.

débordement du cadre de l'utilité. L'idéologie consumériste n'affecte pas seulement le traitement des objets, mais aussi la condition salariale, définie selon l'usage rapide qui peut en être fait par l'entreprise. Les deux romans mettent en évidence ces mécanismes en mobilisant un imaginaire des déchets qui prend d'abord la forme, on le verra, d'un milieu délétère métaphorisé par l'asphyxie et l'empoisonnement.

Le surcroît de travail se manifeste dans les corps des travailleurs, premiers indicateurs de conditions de travail difficiles. C'est ce que comprend Thibault, le médecin dans *Les heures souterraines*, lorsqu'il se rend dans une entreprise pour examiner un patient : « Des cadres débordés qui font venir les *Urgences Médicales* sur leur lieu de travail pour ne pas perdre une minute, il en voit toutes les semaines. Cela fait partie des évolutions de son métier, au même titre que l'augmentation incessante des pathologies liées au stress [...] » (HS, 219). C'est un cercle vicieux dans lequel le manque de temps pousse le patient à consulter un médecin sur son lieu de travail, tandis que c'est le travail qui cause ses maux. L'employé est enfermé dans une entreprise qui consume à la fois son temps et son énergie. Il refuse de se faire ausculter et exige une ordonnance d'antibiotiques. Frustré, le médecin conclut : « [Q]u'il crève dans sa boîte » (HS, 221). On ne s'étonnera pas que l'entreprise soit, avec insistance, présentée comme le lieu de l'asphyxie des employés, qui ne réussissent pas à appréhender l'organicité de cette menace.

Dans *Nous étions des êtres vivants*, un phénomène semblable survient, à propos de l'air corrompu des bureaux. « Bras droit » (NEV, 149, 222) de la directrice générale qui ignore les licenciements prévus par la direction, Dominique Bercanta redoute un vague danger : « Quelqu'un nous veut du mal. Je veux dire, au travail. Je ne pourrais pas la définir, mais je ressens cette présence malsaine par tous les pores de ma peau » (NEV, 114). Cette « présence malsaine », qui risque de contaminer les employés, correspond à l'atmosphère fétide de l'entreprise, assimilée à une corruption morale du milieu de travail. Le titre même du roman, *Nous étions des êtres vivants*, évoque une entreprise dangereuse travaillant à l'anéantissement des employés, ce que suggère aussi un personnage : « Rester en vie, fâcheusement en vie. Et cela consiste à me tenir à l'écart des chefs. Tous les chefs » (NEV, 65). En effet, les dirigeants multiplient les discours viciés par la pression managériale pour soumettre les employés à une production effrénée, et font de l'entreprise un lieu mortifère. Tout se passe comme si les pratiques viles en entreprise méphitisaient l'air, corrompant toute personne qui le respire.

Les deux romans présentent ainsi l'environnement de travail comme une menace redoutable et omniprésente, contre laquelle les salariés doivent se prémunir. Mais pourquoi les personnages supportent-ils de telles conditions de travail ? *Nous étions des êtres vivants* et *Les heures souterraines* s'emploient à mettre en lumière les exigences inhérentes au travail tel qu'il est conçu au ^{xxi}^e siècle, en explorant les mécanismes pernicioeux du marché de l'emploi.

Les risques de l'inutilité

« Le chœur » de *Nous étions des êtres vivants* témoigne du péril que constitue le chômage : « Nous ignorions encore la douleur d'être seul devant les questionnaires du pôle emploi, à devoir prouver que nous recherchions un travail de façon hardie. Nous allions vite devenir coupables de n'avoir pas su conserver notre poste » (NEV, 227-228). Pour les employés, l'inutilité est à la fois une épreuve et une faute. C'est un phénomène que Pierre Popovic a bien résumé, en même temps que les conséquences du caractère obligatoire du travail : « Sous les effets de l'alliance presque hégémonique du néolibéralisme et du conservatisme, tout tend à faire du chômage une honte et du chômeur le responsable de son sort¹⁷. » Cette responsabilité placée sur les épaules des salariés, alors que le chômage est une véritable épée de Damoclès suspendue au-dessus d'eux, résulte d'une double injonction, celle du management qui étiquette des employés comme inutiles, et celle des institutions gouvernementales qui blâment les chômeurs de ne pas se soumettre suffisamment aux exigences de productivité imposées par les entreprises. Cette situation est commentée par Pierre Popovic : « [C]e qui disparaît, c'est [...] le fait que le chômage est un droit et celui qui émerge au chômage un citoyen à part entière¹⁸ », et par Jean-Luc Coudray : « Il [le déchet] est extérieur au système bien que produit par le système. Il est une exception fabriquée par une règle¹⁹. » Comme le fait observer Aurore Labadie, le nom de l'entreprise dans *Nous étions des êtres vivants*, « Mercandier Presse », est évocateur de l'idéologie managériale qui dégrade les sujets et les prive de leur valeur sociale. En effet, après avoir rappelé que « Mercandier » est un terme d'argot s'ap-

17. Pierre Popovic, « Sociocritique du romanesque. Le chômage dans la prose narrative contemporaine », *Romanesques*, n° 9, 2017, p. 46.

18. *Ibid.*, p. 47.

19. Jean-Luc Coudray, *Guide philosophique des déchets*, Paris, Éditions I, 2018, p. 25.

pliquant à un boucher qui vend de la viande médiocre, Aurore Labadie précise que « la viande de basse qualité peut [...] désigner les salariés²⁰ », dont la qualité se mesure alors davantage par leur valeur d'usage (selon leur utilité). Par ailleurs, « l'armée de réserve » des travailleurs offre aux entreprises la possibilité d'embaucher et de licencier en fonction des conditions commerciales ou économiques²¹. La menace de l'exclusion, qui vient des dirigeants, se heurte aux tentatives acharnées des travailleurs pour préserver leur emploi et les liens sociaux propres au monde du travail.

« Le chœeur » des employés de *Nous étions des êtres vivants*, qui avaient l'habitude de « refuser un déjeuner en arguant un boulot fou » (NEV, 40), déclare : « C'est avec une réjouissance ignorante d'elle-même que nous nous proclamons indisponibles. [...] Je suis débordé, dit-on. Mais l'on aime que ça déborde, que ça nous dépasse, que ça nous inonde. Avoir du temps serait presque l'aveu de notre inutilité » (NEV, 40-41). « Être débordé », devenu synonyme de productivité, se charge d'une valeur positive. L'oisiveté, une suspension du travail et, *ipso facto*, la perspective de l'inutilité sociale sont, à l'inverse, menaçantes. C'est ainsi qu'au cours du déménagement de leur entreprise, les salariés se disent « hagards d'inactivité » (NEV, 197) : l'absence de travail est associée à l'égarement, au déséquilibre. Ils se sentent redevables d'avoir un emploi, et se montrent prêts à tolérer des conditions éprouvantes : « [M]algré les conditions pénibles dues aux locaux dans lesquels il va falloir que nous produisions davantage, malgré la pression qu'exercent sur nous les chefs, nous n'avons pas le droit de nous plaindre. Nous gardons nos emplois. Nous sommes des privilégiés » (NEV, 177). Cette tension entre souffrance au travail et obligation de gratitude atteste, elle aussi, cette forte tendance de l'économie du ^{xxi} siècle que l'on a déjà rencontrée : la précarité des salariés dans un marché très concurrentiel. Débordement de travail et inutilité des travailleurs ne s'excluent pas ; l'un et l'autre sont les deux faces d'une même pièce, l'insertion ou l'exclusion dans l'offre et la demande du marché de l'emploi.

Ici réside une illusion : être débordé de travail signifierait donc être productif et utile, mais la productivité seule ne suffit pas à conserver sa

20. Aurore Labadie, *op. cit.*, p. 46.

21. C'est grâce à l'existence d'une main-d'œuvre au chômage qui pourrait remplacer les salariés que les dirigeants d'entreprise font peser sur ceux-ci une pression concurrentielle. On sait que c'est dans *Le Capital* (Livre 1, chapitre 25) que Marx a déployé la notion d'« armée de réserve ».

place dans un système concurrentiel qui menace chacun d'être licencié ou remplacé dès lors qu'il est qualifié d'inutile (les licenciements massifs dans *Nous étions des êtres vivants* et la mise au placard soudaine et arbitraire de la protagoniste de *Les heures souterraines* le rappellent). Cette illusion représente les travers de l'accumulation capitaliste, qui expliquent le caractère rapide de la déchéance d'employés pourtant bien intégrés à l'entreprise. La chute est d'autant plus brutale qu'ils disposent d'un statut élevé : ils sont bien payés et leurs qualités professionnelles étaient auparavant reconnues. Dans *Les heures souterraines*, la protagoniste s'indigne de sa mise au placard auprès de la directrice des ressources humaines : « Je suis arrivée au bout de ce que je pouvais supporter » (HS, 119) ; « Je voudrais travailler, Patricia. Je suis payée trois mille euros net par mois et je voudrais travailler » (HS, 120). Le sentiment de « vacuité » (HS, 194) est insupportable pour ce personnage habitué à une reconnaissance professionnelle. On voit là l'évolution de l'éthique protestante étudiée par Max Weber, selon laquelle le travail constitue le moyen privilégié de mériter son ciel²², et qui conduit aujourd'hui à une même exhortation – laïque – à se réaliser soi-même dans le travail²³. L'inactivité et la « vacuité » dont se plaint Mathilde ressemblent à celles des *bullshit jobs* que David Graeber définit comme « une forme d'emploi rémunéré qui est si totalement inutile, superflue ou néfaste que même le salarié ne parvient pas à justifier son existence²⁴ ». Puisque les *bullshit jobs* n'ont pas d'utilité économique, leur

22. Rappelons que cette éthique s'appuie sur l'affirmation de Martin Luther selon laquelle le travail (*Beruf*) est vocation (*Berufung*). L'intrication de ces notions dans l'imaginaire collectif se lit également dans l'étymologie de « profession » (le latin *professio* désigne la déclaration publique de sa foi avant d'être l'appartenance à un corps de métier ; *TLFi*, article « Profession », cnrtl.fr/etymologie/profession). Voir Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1904-1905), trad. de l'allemand par Jacques Chavry, Paris, Plon, « Recherches en sciences humaines », 1964.

23. Ce « nouvel esprit du capitalisme » s'explique par ce que Luc Boltanski et Ève Chiapello ont identifié comme le résultat de la « critique artiste » du capitalisme (déployée à la fin des années 1960), laquelle déplorait « l'inauthenticité » attachée à « la massification des êtres humains » (*op. cit.*, p. 587-588). Paradoxalement, la demande d'autonomie a engendré l'effet inverse pour les salariés, car la « critique artiste » a été récupérée et mise à profit par « le nouvel esprit du capitalisme » : l'exigence de créativité a été reconnue par les dirigeants d'entreprise à la fin du xx^e siècle uniquement parce qu'elle a été associée à une croissance des richesses et à une augmentation de la productivité.

24. David Graeber, *Bullshit Jobs* (2018), trad. de l'anglais par Élise Roy, Paris, Les Liens qui libèrent, « Poche + », 2019, p. 39. Parmi les cinq grands types de *bullshit jobs* identifiés par l'auteur, figure le poste du « larbin », un emploi de faire-valoir qui a pour seule fonction de « permettre à quelqu'un d'autre de paraître ou de se sentir important » (*ibid.*, p. 67), ce qui participe d'un renforcement de la hiérarchie : « Lorsque la structure [d'une entreprise]

fonction est politique. Ils expliquent la mise au rebut de Mathilde : son patron lui reproche une faute d'insubordination sans toutefois, contre toute attente, la licencier. À grande échelle, ces emplois superflus ne doivent cependant pas être considérés comme des déchets, car ils appartiennent et participent au fonctionnement du système de l'entreprise : « Le déchet est dangereux dans l'organisation d'un système [...] parce qu'il peut en perturber le fonctionnement. Car le déchet est au préalable produit par le système. Il faut le distinguer du corps étranger qui peut pénétrer la structure depuis l'extérieur, comme un virus. / Ainsi, à l'inverse du corps étranger, le déchet a un statut ambigu²⁵. »

Cette ambiguïté pèse sur les travailleurs à la frontière de l'entreprise, un jour intégrés à son fonctionnement, un autre jour exclus parce qu'ils menacent l'équilibre de leur organisation. Dans cette situation, la condition des travailleurs peut elle-même se réifier. « Le chœur » de *Nous étions des êtres vivants* offre une métonymie révélatrice en répétant que ce sont les employés qui ont été « rachetés » et non leur entreprise (« c'est une chance pour nous d'être rachetés »; NEV, 101). « Acheter » de la force de travail est une manifestation de ce que Karl Polanyi nomme les « marchandises fictives²⁶ ». Les sujets sont transformés par les entreprises en produits échangeables sur le marché des biens et des services commerciaux, conformes à l'exigence de fluidité de l'offre et de la demande dans un marché de libre-échange. On retrouve ici la définition marxienne de l'objectivation : « Le travail ne produit pas que des marchandises ; il se produit lui-même ainsi que le travailleur en tant que *marchandise* et cela sous le rapport même où il produit en général des marchandises²⁷. » Parce que le but du capitalisme est de produire toujours plus, le système économique finit par

s'agrandit, l'importance des personnes situées au sommet de l'organigramme commence de manière presque inévitable à se mesurer au nombre d'employés qui travaillent sous leurs ordres » (*ibid.*, p. 78). De son analyse des emplois inutiles, Graeber tire la conclusion suivante : nous formons une société fondée sur le travail, qui est une fin en soi. Dominique Méda soutient le même point de vue dans *Le travail. Une valeur en voie de disparition ?* (1995), Paris, Flammarion, « Champs. Essais », 2010 [1998].

25. Jean-Luc Coudray, *op. cit.*, p. 17-18.

26. Karl Polanyi, *La grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, trad. de l'anglais par Catherine Malamoud et Maurice Angeno, préface de Louis Dumont, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 1983, p. 102 (*The Origins of Our Times. The Great Transformation*, New York, Farrar & Rinehart, 1944).

27. Karl Marx, « Travail aliéné et propriété privée », *Manuscrits économique-philosophiques de 1844*, traduits de l'allemand, présentés et annotés par Franck Fischbach, Paris, Vrin, « Textes et commentaires », 2007, p. 117-118.

engendrer des quantités négligeables, de l'inutile ; ceci vaut pour les biens autant que pour les travailleurs. Ceux-ci, dans l'entreprise du *xxi^e* siècle, n'ont donc plus une valeur d'usage (c'est-à-dire une utilité concrète selon ce qu'ils produisent avec leur force de travail) ; ils ont désormais une valeur d'échange (ils sont des marchandises qui ne valent qu'en rapport avec d'autres marchandises ou d'autres travailleurs sur le marché). Les employés sont moins inutiles qu'inutilisés. Le motif de l'exclusion guide le déploiement d'un imaginaire lié aux déchets, qu'il s'agit maintenant d'analyser.

Les déchets humains des entreprises

Si les déchets des entreprises peuvent être des meubles abandonnés, plus encombrants que sales, les déchets organiques apparaissent bien plus répugnants. Dans *Les heures souterraines*, les toilettes, et quelques autres lieux destinés à dissimuler la saleté de l'entreprise, sont progressivement associés à l'employée exclue. Les excréta caractérisent, on va le voir, les effets dégradants du marché du travail sur les travailleurs.

Mathilde est importunée par les odeurs des toilettes attenantes à son petit bureau sans fenêtre, qui peut difficilement être aéré : « Dans l'entreprise, on appelle le bureau 500-9 "le cagibi" ou "les chiottes". Parce qu'on y perçoit très distinctement le parfum *Fraîcheur des glaciers* du spray désodorisant pour sanitaires, ainsi que le roulement du distributeur de papier hygiénique » (HS, 97). La proximité des toilettes donne le sentiment que ce qui s'y passe se déroule dans le bureau : « Le jet que lâche un homme quand il urine s'éloigne suffisamment de son corps pour produire un bruit d'éclaboussure. Qui recouvre le silence » (HS, 116). Telle est l'humiliation infligée à la cadre exclue de son équipe de travail, désormais associée aux exhalaisons que ses collègues tentent de masquer à force de désodorisant. Lorsque les déchets, qui sont nommés « les externalités de la production » par les économistes, polluent l'environnement ou coûtent aux entreprises, nous avons affaire à des externalités dites « négatives ». Ce qui est conçu comme un déchet nuisible est donc un indicateur supplémentaire de ce qui est valorisé dans un système d'échanges, non plus uniquement selon sa valeur d'usage, mais aussi selon la menace qu'il constitue pour le maintien du système. Le déchet se définit moins par sa matérialité que par la fonction que lui confère un agent, en conformité avec une organisation et avec ses valeurs. C'est ainsi que le déchet se distingue de l'épave : il est volontai-

rement rejeté, elle est perdue. Cette condition propre au déchet a été décrite par Mary Douglas :

Nous concevons la saleté comme une sorte de ramassis d'éléments rejetés par nos systèmes ordonnés. La saleté est une idée relative. Ces souliers ne sont pas sales en eux-mêmes, mais il est sale de les poser sur la table de la salle à manger ; ces aliments ne sont pas sales, mais il est sale de laisser des ustensiles de cuisine dans une chambre à coucher, ou des éclaboussures d'aliments sur un vêtement [...]. Bref, notre comportement vis-à-vis de la pollution consiste à condamner tout objet, toute idée susceptible de jeter la confusion sur, ou de contredire nos précieuses classifications²⁸.

Dans *Les heures souterraines*, c'est la volonté du patron d'exclure Mathilde qui la définit comme de trop. La protagoniste est un déchet relatif au système économique dans lequel elle évolue. Cette expulsion et la dégradation qui en est la conséquence apparaissent avec cruauté à la fin du roman lorsqu'un inconnu aborde Mathilde dans la rue pour « l'inviter à boire un verre », la trouvant « merveilleuse » (HS, 224) ; mais Mathilde refuse. Le narrateur rapporte que « Mathilde a eu envie de pleurer, pleurer encore, sans aucune retenue devant cet homme pour qu'il sache que non, elle n'avait rien de merveilleux, au contraire, elle n'était qu'un déchet, une partie endommagée rejetée par l'ensemble, un résidu » (HS, 224). Le récit acquiert ici une valeur ironique : sur la carte de visite que l'homme lui tend, Mathilde lit : « *Éradication des nuisibles, cafards, blattes, ravets, cancrelats, souris, rats, pigeons. Désinsectisation, désinfection* » (HS, 226). Elle découvre qu'il « est un exterminateur professionnel qui éradique les indésirables » (HS, 227). Mathilde fait partie des « nuisibles » qu'il faut « éradiquer », elle appartient à un ordre qui inspire la répugnance et l'aversion. Sujet pensant, elle a sombré dans l'état d'un objet²⁹ qui ne peut qu'être tenu éloigné ou annihilé. Sa mise au placard révèle l'anéantissement vécu par un sujet qui se considère comme abject³⁰, selon un processus voisin de celui qu'a décrit François Dagognet : « [C]e qui décline encore l'objet, c'est que, lorsque nous ne le percevons plus, il n'existe que d'une vie

28. Mary Douglas, *op. cit.*, p. 55.

29. « Emprunté du latin médiéval *objectum*, proprement "ce qui est placé, jeté devant", « tout ce qui s'offre à la vue, au toucher » et, en philosophie, « [c]e qui s'offre à la connaissance » (TLFi, article « Objet », cnrtl.fr/definition/academie9/objet).

30. « *Abjectus*, de *abjicere*, rejeter, de *ab*, marquant éloignement, et *jicere* pour *jacere*, jeter » (Émile Littré, article « Abject », *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Librairie Hachette, t. I, 1863, p. 12 col. 3). Ainsi, « jeter loin de soi » signale bien le rapport de l'organisation à la travailleuse.

latente ; il manque à la perdurabilité, il devient “la non-substance”. Il dépend tellement de nous qu’il cesse d’être, dès que nous l’oublions. Et lorsque nous n’en usons plus, il devient un déchet ou un débris, une loque, ce qui signe sa pauvreté³¹. » Mathilde cesse d’être au monde lorsqu’elle est rejetée de l’univers du travail.

Le roman de Delphine de Vigan éclaire ainsi les effets du « lent processus de destruction » (*HS*, 28) dont la protagoniste est victime, et la violence qui s’abat sur les travailleurs que les entreprises considèrent comme obsolètes ou inadéquats. Les déchets (ce qui est pathologisé, placé sous le signe de l’anomalie, refoulé du système de production) indiquent la frontière dressée entre cet « autre » et le tout. Ils illustrent la manière déshumanisante dont les sociétés articulent les corps au travail et le corps social en excluant certains individus objectifiés, puis anéantis.

La ville et ses déchets

Que disent les dynamiques citadines de la condition salariée et de l’économie contemporaines ? Dans *Nous étions des êtres vivants*, un salarié exprime le désir de voir son entreprise déménager dans la capitale de la finance mondiale, symbole des sociétés cotées en bourse sur le marché libre : « À New York, tu marches forcément sur les traces de quelqu’un et, quand tu jettes ton chewing-gum à la poubelle, tu imagines que cette poubelle a été le réceptacle du chewing-gum de Marlon Brando » (*NEV*, 38). La ville de tous les superlatifs porte en elle l’histoire de ses habitants qu’elle relie ; révélatrice d’inégalités, elle donne à ce salarié l’espoir d’être associé aux célébrités du cinéma, et les déchets de ces personnalités idolâtrées ne sont pas tout à fait des rebuts sans valeur. La satire fait reposer le lien fantasmé entre individus sur le déchet, et sur sa valorisation lorsque celui qui le jette a une valeur sociale.

Au sein des romans de Delphine de Vigan et de Nathalie Kuperman, la ville porte en elle les troubles professionnels qui ne s’arrêtent pas aux murs des entreprises : le lieu de travail est étendu à la ville présentée comme un environnement saturé et néfaste, qui dégrade ses habitants. C’est notamment le sort que connaît Thibault, le médecin de *Les heures souterraines*, qui a grandi dans un village de campagne, et qui est attiré

31. François Dagognet, *Les dieux sont dans la cuisine. Philosophie des objets et objets de la philosophie*, Paris, Synthélabo, « Les empêcheurs de penser en rond », 1996, p. 13.

par la vie urbaine. Or, «[i]l ignorait que la ville pouvait exhaler une telle puanteur» (HS, 173). Sabine Barles nous rappelle que cette opposition entre la campagne et la ville empestée n'a pas existé de tout temps : «[L]a ville du XIX^e siècle [...] ne connaît pas le déchet : les vidanges, comme les boues de rue, participent alors d'une forme de mutualisme ville-campagne et sont essentielles à l'agriculture périurbaine, leur valeur tient à leur capacité fertilisante³²», et Mickaël Dupré que «[l]a fin de la complémentarité entre la ville, l'industrie et l'agriculture induite par la révolution industrielle a conduit à la nécessité de se pourvoir de moyens techniques et financiers pour assurer l'élimination des déchets³³». *Les heures souterraines* montre ainsi une réaction immunitaire de la ville contre Thibault, qui fonde la solitude du personnage : «[L]a ville attend son heure pour le vomir ou le recracher, comme un corps étranger» (HS, 109). Paris, si attrayante pour ce personnage ambitieux, est un lieu cruel : «Sa vie est au cœur de la ville. Et la ville, de son fracas, couvre les plaintes et les murmures, dissimule son indigence, exhibe ses poubelles et ses opulences, sans cesse augmente sa vitesse» (HS, 85). Le parallèle entre les «poubelles» ménagères et les habitants vomis par la ville, relégués au rang de déchets, est explicite. Le sort de Thibault illustre la lutte des individus pour leur intégration et rappelle, comme l'a indiqué Pierre Popovic, que la ville «génère avec constance des marges et des exclus, les refoule à sa périphérie ou les enferme dans ses murs³⁴». La notion d'exclusion permet de «rassembler sous un même vocable, non plus seulement les porteurs de handicaps, mais toutes les victimes de la nouvelle misère sociale³⁵», ce que précisent Luc Boltanski et Ève Chiapello :

Est [...] exclu celui qui a vu les liens qui le rattachaient aux autres se rompre et qui a été ainsi rejeté aux marges du réseau, là où les êtres

32. Sabine Barles, «Experts contre experts : les champs d'épandage de la ville de Paris dans les années 1870», *Histoire urbaine*, n° 14 («La ville et l'expertise»), décembre 2005, p. 69. Dans *L'invention des déchets urbains. France, 1790-1970* (Seyssel, Champ Vallon, 2005), Sabine Barles précise que «dès qu'industrie et agriculture ont pu se passer de la ville, elles lui ont abandonné ses excréta au profit d'autres matières premières plus abondantes, plus rentables, plus commodées, et d'autant plus que ces activités se dispersaient, que la ville s'étendait, ce qui rendait la collecte des matières premières urbaines plus difficile» (p. 260).

33. Mickaël Dupré, «Représentations sociales du tri sélectif et des déchets en fonction des pratiques de tri», *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, n° 98, avril-mai-juin 2013, p. 177.

34. Pierre Popovic, «De la ville à sa littérature», *Études françaises*, vol. 24, n° 3, hiver 1988, p. III.

35. Luc Boltanski et Ève Chiapello, *op. cit.*, p. 469.

perdent toute visibilité, toute nécessité et, quasiment, toute existence. [...] L'exclusion, comme son contraire, l'insertion, font indirectement référence aux formes du lien social dans un monde conçu sur le mode du réseau. L'individu désaffilié est celui dont les connexions se sont rompues les unes après les autres, qui n'est plus inséré dans aucun réseau, qui n'est plus rattaché à aucune des chaînes dont l'enchevêtrement constitue le tissu social et qui est par là "inutile au monde"³⁶.

L'entreprise fonctionne de manière analogue selon Aurore Labadie, qui la compare à « une entité aussi vaste que phagocytaire³⁷ ». Elle ajoute que les auteurs de romans d'entreprise tentent de jeter la lumière sur

la gloutonnerie du modèle de l'entreprise [...]. Tendue entre développement [...] et production de « déchets » [...], cet organisme, au sens le plus biologique du terme, repose sur une image fondatrice héritée de Zola. Sa « bête goulue » travaillait déjà, il y a deux siècles, à révéler la tension à l'œuvre dans la société, à travers la métaphore de la mine digérant chaque jour sa ration de chair humaine³⁸.

À l'image de l'entreprise qui, chez Nathalie Kuperman, « [v]id[e] l'être vivant » (*NEV*, 31), la ville incarne un système de production et de consommation démesuré qui entraîne le rejet du surplus. Dans le roman de Delphine de Vigan, le corps social rejette les éléments qui lui apparaissent étrangers : Mathilde dit avoir l'impression d'être « une tumeur découverte tardivement, un amas de cellules malsaines », « que l'entreprise a isolée par mesure sanitaire » (*HS*, 113). On comprend que les causes de la maladie sociale sont endogènes, que le déchet est « produit par le système » (Jean-Luc Coudray), que l'entreprise a une forte responsabilité dans la production des « déchets humains ». La ville-organisme est une représentation métaphorique qui permet de prendre la mesure de l'organisation humaine et de l'expérience de l'exclusion³⁹.

En définitive, l'imaginaire de la dévoration et de la mise au rebut, dans *Les heures souterraines* et dans *Nous étions des êtres vivants*, exprime

36. *Ibid.*, p. 471.

37. Aurore Labadie, *op. cit.*, p. 231.

38. *Ibid.*

39. C'est ce qu'écrit Jean-François Chassay au sujet des représentations littéraires de l'urbanité : « La ville distille le mal et celui qui se laisse prendre à son jeu risque de payer très cher sa dépendance. Aliénation et réification y sont trop souvent les deux faces d'une même déchéance » (*Dérives de la fin. Sciences, corps et villes*, Montréal, Le Quartanier, « Erres Essais », 2008, p. 40).

l'insécurité fondamentale dans laquelle se trouvent les travailleurs du ^{xxi}^e siècle. Les deux romans tracent les contours des rapports en entreprise : celle-ci s'organise avant tout à partir d'obligations et de subordination (le contrat de travail, les interventions du management). La condition des salariés renvoie à une idéologie libérale qui se fonde sur l'incitation individuelle à la productivité, dans un rapport d'inégalité et de dépendance (aux dirigeants des entreprises, au marché mondialisé, etc.). L'idée que le travail serait un moyen d'autonomisation et de liberté est donc refusée ; le déchet devient la mesure du travail et de l'exclusion qu'il produit ; l'examen des rebuts permet de repérer les conditions et les fondements de leur mise en marge et avive une tension que commentait déjà Victor Hugo, dans *Les misérables*, à propos des égouts de Paris : « L'économie politique y voit un détritus, la philosophie sociale y voit un résidu⁴⁰. »

Dans les romans d'entreprise du ^{xxi}^e siècle, les éléments exclus et rejetés de l'ensemble auquel ils appartiennent sont le miroir de la société de consommation caractérisée par l'ampleur des accumulations à l'ère capitaliste. Inutile et indésirable, le déchet est signe de saleté ; lorsqu'il est d'origine organique, il provoque la répulsion. Il est, bien sûr, associé, dans l'imaginaire social, à une faible valeur, au néant, au vide. La déchéance guette toujours les êtres humains impliqués dans un système économique fondé sur une production débordante qui engendre de l'inutile. Avec l'ambition de montrer comment le travail peut transformer l'être humain, les romans de Kuperman et de de Vigan donnent chair à la précarisation, traduisent les mécanismes de contrôle managérial et mettent en évidence les systèmes d'exclusion dont les travailleurs sont victimes. Tout leur intérêt – montrer l'entreprise comme un lieu malsain et sale – tient dans un renversement : si les salariés sont traités comme des déchets, il ne s'agit pas d'une de leurs caractéristiques intrinsèques ; il s'agit plutôt d'un effet de l'idéologie managériale. En témoignent les dires du repreneur dans *Nous étions des êtres vivants* : « Assainir une société en se séparant des individus qui la ralentissent n'équivaut ni à dénoncer ni à trahir » (NEV, 148⁴¹) ;

40. Victor Hugo, « L'histoire ancienne de l'égout », dans *Les misérables* (V, II, 2), publié par Henri Scepî avec la collaboration de Dominique Mocond'huy, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2018, p. 1226.

41. « Assainir » est ici évidemment employé selon son acception financière : « Assainir une situation financière [...]. En éliminer les causes de faiblesse » (TLFi, article « Assainir », cnrtl.fr/definition/assainir).

«[l']entreprise ne peut pas se laisser ralentir par les faibles» (NEV, 215). Il défend le recours aux licenciements comme une solution légitime et «nécessaire pour sauver une société malade» (NEV, 152), refusant la réprobation morale de la part des employés (contenue dans les verbes «dénoncer» et «trahir»). L'imbrication des notions d'hygiène et d'économie dans ce raisonnement rejoint un trait de l'histoire des mentalités : considérer la saleté comme «presque toujours un effet de la paresse⁴²». Dans le discours managérial, la polarité entre la propreté et la saleté renforce l'ordre social fondé sur la productivité rentable.

L'imaginaire de la déchéance déployé dans les romans de Nathalie Kuperman et de Delphine de Vigan dénonce ce processus de réification en entreprise, qui traite les êtres humains comme quantité négligeable, et qui repose sur la possibilité de leur exclusion rapide et brutale. La déchéance est le symptôme d'un marché de l'emploi et d'un système économique foncièrement sélectifs et objectifiants. *Nous étions des êtres vivants* et *Les heures souterraines* s'inscrivent ainsi dans la veine «des philosophies de la marge», ces «critiques de l'édifice théorique du modernisme, [qui] ont refusé le fonctionnalisme et la domination de l'utile ainsi que la téléologie du progrès, au profit du métissage et de l'hybridation, de la marge⁴³». Nathalie Kuperman et Delphine de Vigan resémiotisent l'imaginaire économique par l'imaginaire des déchets entendu comme images et processus constitués d'intentions et d'injonctions sociales, exposant les effets déshumanisants de la course à la rentabilité.

42. Adrien Guillaume, *Catéchisme hygiénique, ou art de conserver la santé et de prévenir les maladies*, Dole, L.-A. Pillot, 1850, p. 237, cité par Georges Vigarello, *Le propre et le sale. L'hygiène du corps depuis le Moyen Âge* (1985), Paris, Seuil, «Points. Histoire», 1987, p. 211.

43. Christian Ruby, «La prose des restes. La mise en marge du déchet relevée par des artistes contemporains», *Raison présente*, n° 220, 2021-4 («Déchets»), p. 97.